

Dossier de presse

POINTS DE

NON-

pds 2019

texte, mise en scène

Alexandra Badea

RETOUR

[QUAIS DE SEINE]

5 – 12 juillet 2019
création au Festival d'Avignon

7 novembre –
1^{er} décembre 2019
à La Colline

P

▲

×

●

✓

■

■

B

Contact presse

Dorothée Duplan, Flore Guiraud et Camille Pierrepont, assistées de Louise Dubreil

01 48 06 52 27 | bienvenue@planbey.com

PLAN BEY

Dossier de presse et visuels téléchargeables
sur www.colline.fr/bureau-de-presse

Points de non-retour [Quais de Seine]

du 5 au 11 juillet à 22h et le 12 juillet à 15h (relâche le 7) au Festival d'Avignon – Théâtre Benoît XII
du 7 novembre au 1^{er} décembre 2019 à La Colline – théâtre national, Petit Théâtre
du mercredi au samedi à 20h, le mardi à 19h et le dimanche à 16h
durée 1h50

distribution

texte et mise en scène **Alexandra Badea**

avec

Amine Adjina Younes

Madalina Constantin Irène

Kader Lassina Touré le thérapeute

Sophie Verbeeck Nora

et **Alexandra Badea**

voix **Corentin Koskas** et **Patrick Azam**

dramaturgie **Charlotte Farcet**

scénographie, costumes **Velica Panduru**

lumières **Sébastien Lemarchand** assisté de **Marco Benigno**

création sonore **Rémi Billardon**

collaboration artistique **Amélie Vignals** assistée de **Mélanie Nonotte**

régie générale **Mickaël Varaniac-Quard**

construction des décors **Ioan Moldovan / Ateliers Tukuma Works**

direction de production, diffusion **Emmanuel Magis (Anahi)** assisté de **Barbara de Casabianca**

et **Leslie Fefeu**



production

Hédéra Hélix, Anahi (www.anahiproduction.fr)

coproduction La Colline – théâtre national, Festival d'Avignon, La Comédie de Béthune – CDN, Scènes du Jura – Scène nationale, Théâtre du Beauvaisis – Scène nationale de Beauvais, Scène nationale d'Aubusson.

Résidences de création à La Colline – théâtre national

Avec le soutien de la DRAC Hauts-de-France et de la Région Hauts-de-France, SPEDIDAM

Alexandra Badea est artiste-compagnon à la Comédie de Béthune

et artiste associée au Théâtre du Beauvaisis – Scène nationale.

L'Arche est éditeur et agent théâtral des textes d'Alexandra Badea.

Alexandra Badea et La Colline

La création de *Points de non-retour* s'inscrit dans une démarche de compagnonnage avec Alexandra Badea, qui a débuté avec la présentation de *Celle qui regarde le monde* dans le cadre du programme Éducation et Proximité au printemps 2017 puis la coproduction et l'accueil de *À la trace* dans une mise en scène d'Anne Théron l'année suivante.

Depuis, la création de la trilogie *Points de non-retour* est accompagnée par La Colline : d'abord *Thiaroye* à l'automne 2018, puis *Quais de Seine* en novembre 2019.

Sur la route

du 4 au 7 décembre 2019 à la Comédie de Béthune

les 22 et 23 janvier 2020 au Lieu Unique, Nantes

le 3 février 2020 au Gallia Théâtre, Saintes

le 6 février 2020 à la Scène nationale d'Aubusson

du 12 au 14 mai 2020 à la Comédie de Saint-Étienne

le 1^{er} juin 2020 au Sibiu International Theatre Festival – Roumanie

Billetterie 01 44 62 52 52 et billetterie.colline.fr

du mardi au samedi de 11h à 18h30

15 rue Malte-Brun, Paris 20^e / métro Gambetta • www.colline.fr

Tarifs

- avec la carte Colline de 8 à 13€ la place
- sans carte
 - plein tarif 30€ / moins de 18 ans 10€
 - moins de 30 ans et demandeurs d'emploi 15€
 - plus de 65 ans 25€

*L'Histoire est chose trop sérieuse
pour être laissée aux historiens.*

Pierre Vidal-Naquet

Présentation

Avec la trilogie *Points de non-retour*, Alexandra Badea questionne la manière dont l'histoire politique imprègne les individus dans leur intimité et détermine leur existence. Après *Thiaroye* créé à La Colline en septembre 2018, *Quais de Seine* poursuit cette réflexion en mettant en lumière le poids des non-dits dans la sphère familiale. Ce second volet plonge dans l'intériorité de Nora qui tente de recomposer son récit alors que son passé fait défaut.

Dans cette quête, elle sera confrontée au silence de l'Histoire face à la répression de centaines d'Algériens lors de la manifestation du 17 octobre 1961 à Paris.

Sur scène, l'espace et le temps s'unissent : passé et présent se font face, se jaugent et dialoguent avec des témoignages, des rêves et des fragments d'utopie.

NORA. – Il y a quelque chose en moi qui prend feu. Une colère qui m'épuise. Je ne connais que cette colère ou le vide.

THÉRAPEUTE. – Vous avez connu l'amour aussi.

NORA. – Un amour qui a amplifié la colère et qui m'a plongée ensuite dans le vide. J'ai pensé que cet amour ferait barrage, que l'extérieur ne pourrait plus nous détruire. Mais on est restés aussi seuls qu'avant. Chacun s'est enfermé dans ses propres combats et ses propres blessures. [...] Je n'ai plus rien à faire ici. Plus rien ne fait sens.

THÉRAPEUTE. – Et si le sens était là, dans cette plongée en vous-même ? Ne regardez pas trop loin. La violence du monde, l'agression de l'extérieur, tout ça, ce ne sont que des discours. Est-ce que ce ne serait pas quelque chose de l'intérieur qui vous détruit ?

Alexandra Badea, Points de non-retour [Quais de Seine]

Notre vie à chacun est un roman. Vous, moi, nous vivons prisonniers d'une invisible toile d'araignée dont nous sommes aussi l'un des maîtres d'œuvre. Si nous apprenions à notre troisième oreille, à notre troisième œil, à saisir, à mieux comprendre, à entendre, à voir ces répétitions et ces coïncidences, l'existence de chacun deviendrait plus claire, plus sensible à ce que nous sommes, à ce que nous devrions être. Ne pouvons-nous pas échapper à ces fils invisibles, à ces « triangulations », à ces répétitions ?

Nous sommes finalement, d'une certaine façon, moins libres que nous le croyons. Pourtant, nous pouvons reconquérir notre liberté et sortir de la répétition, en comprenant ce qui se passe, en saisissant ces fils dans leur contexte et dans leur complexité. Nous pouvons enfin vivre ainsi « notre » vie, et non celle de nos parents ou grands-parents, ou d'un frère décédé, par exemple, et que nous « remplaçons », à notre su ou insu...

Ces liens complexes peuvent être vus, sentis ou pressentis, du moins partiellement, mais généralement on n'en parle pas : ils sont vécus dans l'indicible, l'impensé, le non-dit ou le secret.

Anne Ancelin Schützenberger, Aïe, mes aïeux ! – Liens transgénérationnels, secrets de famille, syndrome d'anniversaire, transmission des traumatismes et pratique du génosociogramme, Ed. Desclée de Brouwer, 1998

Les coins d'ombre

Alexandra Badea est arrivée en France en 2003 et a demandé la naturalisation française en 2013. Elle a formulé cette demande afin d'obtenir le seul droit qui lui manquait en tant qu'Européenne vivant en France, le droit de vote. Mais aussi poussée par le désir d'avoir le même passeport que la langue dans laquelle elle écrit. Que veut dire le terme de « naturalisation » ? Parmi la liste des synonymes figurent « assimilation », « digestion », « ingurgitation ». Elle a été naturalisée française en 2014 et lors de la cérémonie il a été dit : « À partir de ce moment vous devez assumer l'histoire de ce pays avec ses moments de grandeur et ses coins d'ombre. » Les questions ont surgi : Comment assumer la colonisation ou la guerre d'Algérie ? Qu'est-ce que veut dire « assumer » ? Est-ce que par ce choix sa responsabilité envers le passé douloureux de la France devient plus grande que celles de ses amis français qui eux n'ont pas choisi ? Le besoin de comprendre ce passé, d'interroger ces territoires flous, ces blessures qui ne se referment pas, qui divisent encore, qui empêchent de se reconstruire est devenu de plus en plus présent. Quels sont les moments historiques de ce passé récent où le politique a interféré dans l'intime, en l'anéantissant ? Quels sont les récits manquants de ce grand récit national qu'on nous demande d'assimiler ? Et comment articuler cette réflexion au plateau tout en dénouant les points névralgiques ? Elle a alors constitué une équipe multiculturelle d'artistes, pour la plupart binationaux, venus de différents pays à l'image de la France d'aujourd'hui : Madalina Constantin est Franco-Roumaine, Sophie Verbeeck Franco-Belge, Amine Adjina Franco-Algérien, Kader Lassina Touré Franco-Ivoirien. Elle a voulu connaître leurs histoires, le parcours de leurs parents et grands-parents. Avec l'envie de s'entourer de chercheurs, d'historiens, d'enseignants, de lycéens. Partir des rencontres pour croiser les expériences et les réflexions des comédiens avec celles de personnes avec un tout autre parcours, d'autres vies, des personnes qu'on voit peu et qu'on connaît peu, à qui l'on donne peu la parole, de différentes générations et différents milieux. Se demander ensemble quelles sont les parties de notre histoire qu'on ne connaît pas, qu'on ne comprend pas, qu'on n'a pas le courage de nommer. Questionner également les endroits de basculement d'une vie, les points de non-retour : qui on était (pendant l'enfance, l'adolescence), qu'est-ce qu'on a fait de nous (avec l'éducation, les traumatismes familiaux, et ceux de l'école, de la société et de l'Histoire) et que peut-on faire à partir de ce qu'on a fait de nous. S'interroger sur la manière dont les blessures des autres peuvent apaiser nos blessures et inversement, trouver nos blessures communes, les endroits de trahison, de mensonge, de désillusion. Que nous manque-t-il à tous ? De quels récits manquants a-t-on besoin pour se reconstruire ? Qu'a-t-on besoin de comprendre, de pardonner, de réparer ? Y-a-t-il des générations sacrifiées par l'Histoire ? Vient-on au monde avec les blessures de nos aïeux ? Comment les soigne-t-on, comment les transmet-on ? À quels endroits le politique détruit l'intime et comment peut-on reconstruire ce qui a été détruit ?

À partir de cette matière et de ces questionnements, Alexandra Badea développe sa trilogie *Points de non-retour*. Elle articule ces histoires dans une structure commune, réunit ces personnages dans un récit fleuve où passé et présent cohabitent, où une voix commune prend corps pour dessiner le chemin d'un autre possible. *Quais de Seine* est la deuxième partie de cette fresque, dont le premier volet *Thiaroye* a été créé à La Colline en septembre 2018.

*On est les enfants de ces gens qui se sont aimés,
qui ont été avalés par la gueule de l'Histoire,
qui ont été mastiqués dans son ventre
et qui ont oublié qui ils étaient vraiment.*

—
Alexandra Badea, *Points de non-retour* [Thiaroye]

*Il faut sans doute que les individus
soient déjà une architecture
pour que l'ensemble qu'ils composent
ne soit une absurde caricature.*

Robert Musil, *L'Homme sans qualité*

*IRÈNE. – Je serai toujours la fille de tes ennemis
La fille des colons. La fille de la conquête de l'Algérie.*

YOUNES. – Qu'est-ce qui te prend Irène ?

*IRÈNE. – Je voudrais oublier ces fausses racines qu'on m'a collées. Je n'ai pas
choisi de naître là-bas. Je voudrais pouvoir parler sans que ça soit tout
le temps vu comme la parole de l'opprimeur.*

Alexandra Badea, *Points de non-retour [Quais de Seine]*

Une écriture de l'intime enracinée dans le réel

Avec cette trilogie je questionne la manière dont l'histoire politique imprègne les individus dans leur intimité et détermine leur existence. Comme si le théâtre pouvait devenir un outil de réparation symbolique. Que fait-on de cet héritage qui est enterré au creux de notre corps ? Est-ce possible de se construire sur les racines de ce mal ? Peut-être en libérant la mémoire, en convoquant ce qui a été oublié ? Je voudrais inviter le spectateur à réfléchir à son tour afin de comprendre ce passé, en interrogeant ces territoires flous, ces blessures qui ne se referment pas et divisent encore.

Quais de Seine poursuit cette réflexion en mettant en lumière les rapports de domination de la colonisation et de sa perpétuation sur trois générations. Ce second volet plonge dans l'intériorité de Nora qui tente de recomposer son récit familial à partir de fragments par une introspection qui convoque un espace-temps appartenant au passé. Tel un puzzle narratif et temporel, deux récits se tissent, s'entremêlent autour du personnage de Nora. Le présent et le passé cheminent ensemble, ils dialoguent, se superposent et se font face.

Nora veut vivre son présent. Hantée par un passé meurtri, empêchée et étouffée par ses secrets de famille, elle tente de se construire avec, en héritage, de troubles sables mouvants.

Accompagnée d'un thérapeute, elle accède peu à peu à ce passé familial interdit. Son interprétation s'appuie sur des bribes de souvenirs, ses rêves de l'histoire de ses grands-parents tombés dans l'engrenage au cours de cette nuit du 17 octobre 1961.

À cette recherche se superpose une autre histoire : celle d'Irène, fille de pieds noirs et de Younes, Algérien. Tous deux ont grandi ensemble à Sétif, sont tombés amoureux et ont fui à Paris pour pouvoir vivre leur amour. Mais la guerre s'approche de la métropole. Le couple essaie de résister, mais là aussi les Algériens sont traqués par la police et les harkis. La peur descend dans les corps, elle paralyse, abîme l'amour. En suivant leur quotidien de plus en plus difficile, apparaît la manière dont la guerre d'Algérie a été vécue par les Algériens de Paris à la veille du 17 octobre 1961.

Des recherches documentaires viennent enrichir l'écriture fictionnelle et je serai à nouveau présente en scène, figure de l'auteure écrivant en direct sur le clavier d'ordinateur des fragments du texte qui viennent s'inscrire comme une partition libre, une pensée en mouvement, pour que l'écriture puisse être au plus proche de mes sensations. Cela permet de dessiner une continuité du flot de la parole des personnages, comme si agir sur ce qui se dit au plateau pouvait révéler le hors-champ de l'intime en projetant mon intériorité.

Il s'agit de renouveler l'écriture dans l'urgence de la représentation et ainsi provoquer une rencontre immédiate entre le texte et le public.

Alexandra Badea
Propos recueillis par Fanély Thirion, mai 2019

17 octobre 1961

Tout avait débuté pour moi au début de l'année 1986. J'avais fait, quelque temps auparavant, la connaissance de Georges Mattei, qui fut, pendant la guerre d'Algérie, l'un des principaux animateurs des réseaux de soutien au FLN. Nous étions devenus amis et trouvions plaisir à bavarder ensemble autour d'un café. C'est ainsi qu'un jour il en vint à me dire qu'il disposait momentanément d'archives de la Fédération de France du FLN concernant les manifestations des Algériens, le 17 octobre 1961, à Paris. Elles lui avaient été confiées par l'avocat algérien Ali Haroun.

Si je le désirais, je pouvais les consulter.

Je n'ignorais pas que, ce jour-là, il y avait eu, à Paris, une sanglante répression. Le sujet m'intéressait, car ces événements avaient été étouffés puis enfouis sous le silence et l'oubli. J'acceptai donc sa proposition, et il me remit deux épais dossiers. Ce furent toute une époque et de lointaines voix qui vinrent vers moi. Des morts, des disparus prirent des noms ; des visages même, car il y avait des photos. Je lus des centaines de témoignages écrits à la main souvent difficiles à déchiffrer, car rédigés dans un français très oral. La plupart du temps, ils avaient été recueillis par des lettrés car, à cette époque, la grande majorité des Algériens vivant en France ne savaient ni lire ni écrire en français ; certains ne le parlaient même pas.

Le temps avait abîmé le papier. La rouille avait attaqué les épingles qui tenaient les feuilles attachées. Visiblement, ces archives avaient longtemps séjourné dans des lieux humides.

Ces centaines de pages relataient ce qui s'était passé autour du 17 octobre 1961. En général, chaque rapport portait un numéro : 21223, 12112, etc. Ces numéros matricules situaient la provenance de chaque texte. Des dates étaient indiquées ; beaucoup de ces rapports avaient été rédigés à chaud.

Leur authenticité me parut certaine. Comme beaucoup d'autres archives, on les avait oubliés dans d'anciennes caches, en Belgique, depuis 1962. Certains documents disparurent dans l'inondation d'une cave ; d'autres furent oubliés à l'occasion d'un déménagement ou d'un décès. Ces documents-là, eux, avaient survécu aux aléas et aux déchirements qui avaient suivi l'indépendance algérienne. Ils n'étaient pas destinés à être publiés, ils avaient été rédigés pour informer la hiérarchie du FLN. Cela me parut garantir l'authenticité des faits qu'ils rapportaient. Ils échappaient à la tentation de la propagande.

Je décidai d'enquêter sur ce que fut le 17 octobre 1961.

[...]

Dix heures du matin. Paris 18^e arrondissement.

Oudina Moussa sort de chez lui, 25 rue de Chartres, pour se rendre à son travail. Quatre policiers et un brigadier lui intiment l'ordre de mettre les mains en l'air sous la menace d'une mitraillette. Ils le fouillent. En route pour le poste de police, ils arrêtent trois algériens dont l'un s'appelle Ferrat et demeure au 32 rue de Chartres.

Les deux autres, il les connaît de vue. L'un habite à la même adresse que Ferrat. L'autre est le frère d'un de ses amis. Les quatre Algériens sont emmenés au poste de la vigie. Là, on les fait rentrer à coups de crosse de mitraillette, à coups de pied et de poing. Dans la salle, il y a déjà 6 ou 7 Algériens qui gémissent. L'un des policiers dit à Oudina Moussa : « Tiens, tu as une belle montre », et d'un coup de manchette, il le frappe. Il prend la montre et la jette à terre. Un policier le prend par les pieds, un autre par les mains. À plusieurs reprises, ils le projettent en l'air et le laisse retomber à terre. Puis, alors qu'il est au sol, ils le frappent à coup de pied sur tout le corps. Il entend un policier demander à l'un des Algériens : « As-tu une cigarette ? » L'Algérien lui en tend une. « Eh bien, mange-la ! », lui ordonne-t-il avant de l'obliger à en manger deux ou trois autres. On leur fait boire, de force, de l'eau mélangée à de l'eau de Javel qu'on leur apporte dans des boîtes de conserve. On les fait boire jusqu'à ce qu'ils vomissent¹.

¹ Plainte de Oudina Moussa auprès du procureur de la République de Paris

Younes rentre chez Irène. Se colle à son corps. Son odeur calme sa peur. Il est là, enfin.

*IRÈNE. – Tu étais où ? Ils t’ont emmené à Vincennes ?
Qu’est-ce qu’ils t’ont fait ?*

*YOUNES. – Arrête, arrête, arrête. Calme-toi. Respire.
Il n’y a rien.*

IRÈNE. – Toute la nuit je t’ai cherché.

*YOUNES. – Je suis désolé mon amour, j’ai pas pu te prévenir.
Je suis allé chez Rabah. J’ai dû rester avec lui.*

IRÈNE. – Rabah ?

YOUNES. – Mon collègue de l’usine. Ils l’ont raflé. Ils l’ont enfermé deux nuits dans une cave. On reconnaît plus son visage. Sa peau est complètement brûlée. Il n’était pas venu au travail depuis trois jours, alors je suis allé à l’hôtel où il loge. Il était au lit, il ne peut plus marcher. Ils lui ont enfoncé une bouteille... Des jeunes comme nous, venus de la même ville. Il dit qu’il a vu la honte et la haine dans leurs regards quand ils frappaient. Comme s’ils ne pouvaient pas supporter que d’autres puissent ne pas trahir.

Alexandra Badea, *Points de non-retour [Quais de Seine]*

Ce n'est qu'un début : la guerre civile est prévue pour l'automne ou pour le prochain printemps. Nos lobes pourtant semblent en parfait état : ne serait-ce pas plutôt que, faute de pouvoir écraser l'indigène, la violence revient sur soi, s'accumule au fond de nous et cherche une issue ? L'union du peuple algérien produit la désunion du peuple français : sur tout le territoire de l'ex-métropole, les tribus dansent et se préparent au combat. La terreur a quitté l'Afrique pour s'installer ici : car il y a des furieux tout bonnement, qui veulent nous faire payer de notre sang la honte d'avoir été battus par l'indigène et puis il y a les autres, tous les autres, aussi coupables — après Bizerte, après les lynchages de septembre, qui donc est descendu dans la rue pour dire : assez ? — mais plus rassés : les libéraux, les durs de durs de la gauche molle. En eux aussi la fièvre monte. Et la hargne. Mais quelle frousse ! Ils se masquent leur rage par des mythes, par des rites compliqués ; pour retarder le règlement de comptes final et l'heure de la vérité, ils ont mis à notre tête un Grand Sorcier dont l'office est de nous maintenir à tout prix dans l'obscurité. Rien n'y fait ; proclamée par les uns, refoulée par les autres, la violence tourne en rond : un jour elle explose à Metz, le lendemain à Bordeaux : elle a passé par ici, elle passera par-là, c'est le jeu du furet. À notre tour, pas à pas, nous faisons le chemin qui mène à l'indigénat. Mais pour devenir indigènes tout à fait, il faudrait que notre sol fût occupé par les anciens colonisés et que nous crevions de faim. Ce ne sera pas : non, c'est le colonialisme déchu qui nous possède, c'est lui qui nous chevauchera bientôt, gâteux et superbe ; le voilà, notre zar, notre loa. Et vous vous persuaderez en lisant le dernier chapitre de Fanon, qu'il vaut mieux être un indigène au pire moment de la misère qu'un ci-devant colon. Il n'est pas bon qu'un fonctionnaire de la police soit obligé de torturer dix heures par jour : à ce train-là, ses nerfs vont craquer à moins qu'on n'interdise aux bourreaux, dans leur propre intérêt, de faire des heures supplémentaires. Quand on veut protéger par la rigueur des lois le moral de la Nation et de l'Armée, il n'est pas bon que celle-ci démoralise systématiquement celle-là. Ni qu'un pays de tradition républicaine confie, par centaines de milliers, ses jeunes gens à des officiers putschistes, n'est pas bon, mes compatriotes, vous qui connaissez tous les crimes commis en notre nom, il n'est vraiment pas bon que vous n'en souffliez mot à personne, pas même à votre âme par crainte d'avoir à vous juger. Au début vous ignoriez, je veux le croire, ensuite vous avez douté, à présent vous savez mais vous vous taisez toujours. Huit ans de silence, ça dégrade. Et vainement : aujourd'hui, l'aveuglant soleil de la torture est au zénith, il éclaire tout le pays ; sous cette lumière, il n'y a plus un rire qui sonne juste, plus un visage qui ne se farde pour masquer la colère ou la peur, plus un acte qui ne trahisse nos dégoûts et nos complicités. Il suffit aujourd'hui que deux Français se rencontrent pour qu'il y ait un cadavre entre eux. Et quand je dis ; un...

La France, autrefois, c'était un nom de pays ; prenons garde que ce ne soit, en 1961, le nom d'une névrose.

Jean-Paul Sartre

Extrait de la préface de *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon

La guerre d'Algérie ? Je ne sais pas vous, mais moi je ne suis pas Algérien. Si je souhaite (le mot est faible) la victoire des Algériens c'est sans doute aussi parce qu'il est agréable de voir des gens si longtemps humiliés se révolter – voilà mon sentiment mais c'est peu de chose. La guerre d'Algérie s'impose à moi comme une occasion de faire le point en moi-même et autour de moi (comme Français) ou plutôt comme Européen afin d'y distinguer ce qui peut être conservé ou définitivement démantibulé. Voilà une des origines et à la fois une des fins de cette pièce.

Jean Genet à Roger Blin, à propos des *Paravents* in *Pour Blin. Des réflexions à mesure qu'elles me viennent.*

Qu'est-ce qu'on fera de tout ça après ? Comment on se regardera dans les yeux ? On deviendra tous des ennemis.

IRÈNE. – On doit partir. On peut plus vivre ici. Ni là-bas. Ça ne s'arrêtera jamais, même si un jour ils vont signer leur paix. Ce sera leur paix. Pas la nôtre. Ils ont semé la haine, ils ont rendu impossible toute réconciliation après. On ne sera jamais en paix après tout ça. Et je ne parle pas de nous deux Younes. Je parle de tout le monde, de tous ceux qui ont goûté à cette haine. Et de tous ceux qui ne sont pas encore nés. D'une génération à une autre la dette ne fait que s'agrandir et personne ne fait rien. On sait que d'autres vont payer à notre place alors on baisse le regard, on se tait et on trace. Je veux vivre dans un terrain neutre. Je veux vivre dans un endroit où je ne connais rien de l'Histoire, où cette politique restera en dehors de ma vie.

YOUNES. – Fuir encore ? Être un exilé à vie. Se battre toujours pour une place que personne n'a envie de te donner. Avaler les humiliations, le mépris, avaler toujours, faire semblant...

Alexandra Badea, *Points de non-retour [Quais de Seine]*

Biographies

Alexandra Badea texte et mise en scène

Auteure, metteuse en scène et réalisatrice née en Roumanie, Alexandra Badea vit en France depuis 2003 et a choisi le français comme langue d'écriture. Ses premiers textes *Mode d'emploi* (primé aux Journées des auteurs de théâtre de Lyon), *Contrôle d'identité* et *Burnout* sont publiés en 2009 à L'Arche Éditeur. Suivront *Pulvérisés* et le triptyque *Je te regarde*, *Europe connexion*, *Extrémophile* ainsi que son premier roman *Zone d'amour prioritaire*. Elle est également l'auteure de plusieurs fictions radiophoniques sur France Culture dont *Red line*, *Mondes*, *Europe connexion*. Ses textes ont été mis en scène par Jacques Nichet, Aurélia Guillet, Frédéric Fisbach, Cyril Teste, Jonathan Michel, Matthieu Roy, Thibault Rossigneux, Vincent Franchi, Vincent Dussart. Anne Théron met en scène *À la trace* en 2018, présenté à La Colline. Par ailleurs traduits en plusieurs langues, ils sont montés en Allemagne, Grèce, Roumanie, Grande-Bretagne ou encore au Portugal, République Tchèque et en Italie. En 2005, elle fonde avec la comédienne Madalina Constantin la compagnie Europ'artes qui défend les écritures contemporaines. En tant que metteuse en scène, elle crée une quinzaine de spectacles en France et en Roumanie, en travaillant d'abord sur des pièces d'autres auteurs tels Biljana Srbljanovic, Sarah Kane, Dea Loher, Joël Pommerat ou sur des écritures de plateau (Mihaela Michailov) et plus récemment sur ses propres textes. Alexandra Badea a été lauréate du Grand Prix de littérature dramatique 2013 pour sa pièce *Pulvérisés*. Au cinéma elle réalise deux courts métrages *24 heures* et *Le monde qui nous perd*. En 2018, elle crée à La Colline le premier volet de la trilogie *Points de non-retour [Thiaroye]*.

avec

Amine Adjina Younes

Formé à l'École régionale d'acteurs de Cannes au sein de la promotion 19, il travaille avec Béatrice Houplain, Robert Cantarella, Youri Pogrebitchko, Valérie Dréville et Charlotte Clamens ou encore Guillaume Levêque. À sa sortie de l'école, il joue dans la mise en scène de Bernard Sobel, *L'Homme inutile ou la Conspiration des sentiments*, présenté à La Colline en 2011. Il travaille ensuite avec Alexandra Badea dans *Je te regarde*, Jacques Allaire dans *Les Damnés de la terre* de Frantz Fanon et Vincent Franchi dans *Femme non-rééducatrice* de Stefano Massini. En 2012, il crée avec Émilie Prévosteau la Compagnie du Double, au sein de laquelle il écrit et met en scène *Sur-Prise* et *Dans la chaleur du foyer*, ainsi que *Retrouvailles!* qu'il co-dirige avec Émilie Prévosteau. Il écrit également *Le Musée vivant* pour Robert Cantarella, *Clean Me Up* pour Coraline Cauchi, *Amer* en 2016 commandé par la Compagnie de la Chouette blanche dirigée par Azyadé Bascunana. En 2016, il joue dans *Master* écrit par David Lescot mis en scène par Jean-Pierre Baro dans le cadre d'Odysées en Yvelines du CDN de Sartrouville. Il est le collaborateur artistique de Jean-Pierre Baro sur *Disgrâce* de John Maxwell Coetzee présenté à La Colline en 2016. L'année suivante, il obtient la bourse Beaumarchais-SACD pour son texte *Arthur et Ibrahim* présenté au Tarmac en janvier 2018. Il fait partie de la distribution de *Points de non-retour [Thiaroye]*.

Madalina Constantin Irène

Née en Roumanie, elle fait ses études à l'Académie de Théâtre et Cinéma de Bucarest. Elle commence à travailler au Théâtre national de Bulandra et au Petit Théâtre de Bucarest. Admise au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris en 2003, elle co-fonde deux ans plus tard avec Alexandra Badea la compagnie Europ'artes. Elle joue *Histoires de familles* de Biljina Srbljanović, *La Femme*

comme champ de bataille de Matei Visniec ou encore *Fuck You Europa* de Nicoleta Esinencu, *Contrôle d'identité* et *Mode d'emploi* d'Alexandra Badea. En 2010 elle rencontre Anatoli Vassiliev à Rome pour une étude sur des textes de Tchekhov et s'empare de sa méthode des perspectives ludiques. À partir de 2010, elle explore des textes de Camus, Genet et Dieudonné Niangouna pour son spectacle *Sheda*, joué au Festival d'Avignon en 2013. C'est dans ce cadre qu'elle rencontre Frédéric Fisbach pour la création de *Corps* d'après le roman *Zone d'amour prioritaire* d'Alexandra Badea et poursuit sa collaboration avec lui dans *Élisabeth* ou *l'Équité* d'Éric Reinhardt. Au cinéma, elle tourne dans des longs métrages roumains et internationaux, dont le premier de Fanny Ardant *Cendres et Sang* présenté au Festival de Cannes en 2009, mais aussi dans des formats courts, dont *Solitudes* de Liova Jedlicki qui lui vaut le prix d'interprétation féminine au Festival de Clermont-Ferrand en 2013.

En 2018, elle joue dans *Convulsion* d'Hakim Bah mis en scène par Frédéric Fisbach, toujours en tournée sur la saison 2019/2020. Elle fait partie de la distribution de *Points de non-retour [Thiaroye]*.

Kader Lassina Touré le thérapeute

Il commence très jeune le théâtre en Côte d'Ivoire en 1989 sous la direction de son frère Allassane Touré, puis intègre la Compagnie nationale de théâtre et de danse de Côte d'Ivoire en 1994 et travaille sous la direction d'Alexis Don Zigre. Il poursuit sa formation à l'école de Théâtre le Binkadi so puis au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris. Durant son parcours, il croise la route de nombreux metteurs en scène, tels que Marie-José Hourantier, Fargass Assandé, Éva Doumbia, Patrick Janvier, Ketly Noël, Christophe Merle ou Dieudonné Niangouna dans *Nkenguegi*. Au cinéma, il tourne dans plusieurs téléfilms et long métrages, sous la direction de Christophe Gros-Dubois, Brigitte Drouan, Éliane de Latour, Arnaud Mercadier, Jérôme Cornau. Il travaille également en tant que collaborateur artistique en

accompagnant les metteurs en scène notamment lors de la recherche de documentation sur des sujets sociétaux africains. Il fait partie de la distribution de *Points de non-retour* [Thiaroye].

Sophie Verbeeck Nora

Originaire de Charleroi, elle s'installe en France pour y suivre des cours d'art dramatique. Formée à l'École régionale d'acteurs de Cannes, elle travaille avec Alexandra Badea, Youri Pogrebitchko, Valérie Dréville et Guillaume Levêque. Elle collabore à la sortie de l'école avec Robert Cantarella pour sa performance *Le Musée vivant* et avec les metteurs en scène Sylviane Fortuni, Béatrice Houplain, Grégoire Strecker. Au cinéma, elle tourne avec Bernard Tanguy dans *Parenthèses*, Jalil Lespert dans *Iris*, Josée Dayan dans *Capitaine Marleau*, Jean-Paul Civeyrac dans *Mes Provinciales*. En 2015, son premier grand rôle au cinéma dans *À trois on y va* réalisé par Jérôme Bonnell lui vaut d'être nommée aux Césars en tant que révélation féminine. Elle reçoit le prix Premier rendez-vous au Festival de Cabourg cette même année. En 2018, elle joue dans le film *Le Collier rouge* de Jean Becker adapté du roman de Jean-Christophe Rufin. Elle fait partie de la distribution de *Points de non-retour* [Thiaroye].

Velica Panduru scénographie, costumes

Après des études au Conservatoire d'arts plastiques de Bucarest et de nombreux ateliers à Stuttgart, Copenhague et Barcelone, elle collabore avec un grand nombre de metteurs en scène, en Roumanie ainsi qu'à l'étranger, réalisant ainsi les scénographies de plus de 65 spectacles pour le Théâtre national de Timisoara, le Théâtre national de Sibiu, le Teatro Piccolo de Milan, le Théâtre Bulandra de Bucarest, le Théâtre Thalia de Budapest, notamment. En 2011, elle travaille avec Guy Régis Jr. dans *Sujets à vif* au Festival d'Avignon, puis signe deux ans plus tard les costumes de *Sheda* de Dieudonné Niangouna ainsi que la

scénographie de *Corps* d'après *Zone d'amour prioritaire* d'Alexandra Badea mis en scène par Frédéric Fisbach pour la 67^e édition du Festival d'Avignon. Sa scénographie de *La Maladie de la famille M.* de Fausto Paravidino, spectacle mis en scène par Radu Afrim, a été sélectionnée comme meilleure scénographie roumaine pour la Quadriennale de scénographie de Prague.

En 2016, elle travaille avec Dieudonné Niangouna en tant que créatrice costume pour *Nkenguegi* et avec Eugen Jebeleanu pour la scénographie d'*Ogres* de Yann Verburgh. Avec Alexandra Badea, elle a travaillé trois fois au Théâtre national de Timisoara et au Théâtre Mic de Bucarest. Velica Panduru a reçu le prix Uniter à deux reprises : révélation artistique en 1997 et meilleure scénographie en 2009.

Sébastien Lemarchand

créateur lumière

Né en 1988, il obtient en 2013 une licence d'Arts du spectacle à l'université d'Artois à Arras avant d'intégrer le Théâtre National de Strasbourg en section régie, dont il sort diplômé en 2016. Au cours de cette formation, il se spécialise dans la création lumière et la régie générale et travaille auprès d'Anne Théron, Thomas Joly, Christophe Rauck et Caroline Guiela Nguyen. À sa sortie de l'école, il signe la création lumière d'*Ogres* de Yann Verburgh mis en scène par Eugen Jebeleanu, *L'Espace furieux* de Valère Novarina mis en scène par Mathilde Delahaye et *Cabaret dans le ghetto* de Wladyslaw Szlengel mis en scène par Justine Wojtiniak. Il est également assistant lumière en création et régisseur lumière en tournée pour *Anna Karénine* de Léon Tolstoï mis en scène par Gaëtan Vassart, *Saïgon* mis en scène par Caroline Guiela Nguyen et *Bluebird* de Simon Stephens mis en scène par Claire Devers. Il poursuit actuellement les créations lumières pour Mathilde Delahaye avec *Maladie ou Femmes modernes* d'Elfriede Jelinek, Alexandra Badea avec la trilogie *Points de non-retour*, Maxime Contrepois avec *Après la fin* de Denis Kelly, Nina Villanova avec *Morphine*, Christelle Harbonn *Épouse-moi* et Camille Dagen avec *Bandes*.

Avec les publics

De la grande à la petite histoire : théâtre et récits manquants de la colonisation

Projet d'éducation artistique et culturelle

Depuis septembre 2018, les élèves de trois classes de seconde et première des lycées Jean-Moulin à Torcy et Condorcet à Saint-Maur participent à un parcours croisé autour des nouvelles formes d'écritures de l'histoire. Accompagnés en classe par des intervenants artistiques et leurs professeurs, ils interrogent leurs propres récits manquants de l'Histoire de France.

En écho à la création de la trilogie *Points de non-retour* d'**Alexandra Badea** les élèves ont chacun mené une enquête familiale, questionnant des proches sur des grands faits du xx^e siècle tels que la guerre d'Algérie, l'émigration depuis l'Afrique ou l'Europe, la Seconde Guerre mondiale. Durant une année d'ateliers, aux côtés de **Daisy Body**, **Charlotte Lagrange**, dramaturges et **Mélanie Péclat**, créatrice sonore, ils ont écrit et réalisé des productions radiophoniques livrant leurs histoires plurielles.

Établissements participant au projet

- lycée Jean-Moulin à Torcy
classes de seconde générale et première L/ES de **Benoît Lefèbvre**, professeur d'histoire
Johan Milan-Heude, professeur de lettres,
et **Sarah Le Scornet**, professeure documentaliste
- lycée Condorcet à Saint-Maur-des-Fossés
classe de première ES de **Cédric Maurin**, professeur d'histoire
- lycée Louise-Michel à Champigny-sur-Marne
classe de première ES de **Thibault Leroy**, professeur d'histoire

Soutien

Projet mené dans le cadre d'un dispositif de classe à Projet artistique et culturel, soutenu par le rectorat de Créteil
Ce projet a été conçu dans le cadre du dispositif d'aide à l'action ponctuelle d'Éducation artistique et culturelle de la région Île-de-France.



LA COLLINE
THÉÂTRE NATIONAL

AUTOMNE 2019

DATA MOSSOUL *création*

Joséphine Serre

18 septembre – 12 octobre

L'ANIMAL IMAGINAIRE *création*

Valère Novarina

20 septembre – 13 octobre

POINTS DE NON-RETOUR
[QUAIS DE SEINE]

Alexandra Badea

7 novembre – 1^{er} décembre

MORT PRÉMATURÉE D'UN CHANTEUR *création*
POPULAIRE DANS LA FORCE DE L'ÂGE

Arthur H – Wajdi Mouawad

13 novembre – 29 décembre

FABLE POUR UN ADIEU *création jeune public*

Emma Dante

11 – 22 décembre